

La Paix à l'épreuve de la peur

Aziza Bennani

Al’ère de la communication et de l’information, les médias font écho, au quotidien, du bulletin de santé de notre planète: séismes, inondations, épidémies, catastrophes aériennes et ferroviaires, enlèvements, attentats, guerres... Ces manifestations de violence sont récurrentes, conséquence du déchaînement des éléments de la nature et surtout de l’action des hommes. Elles sont l’expression d’un monde de grande turbulence, où les espaces d’insécurité sont multiples.

On peut considérer, sans pécher par excès d’exagération, qu’il en résulte, à des degrés divers certes, un phénomène d’inquiétude et de peur communément partagé: peur des petits et des grands, peur des pauvres et des riches, peur des faibles et des courageux, peur des pays en développement et des pays développés... nul n’y échappe.

Est-ce à dire que le monde où nous vivons est plus dangereux que celui de nos ancêtres? Le mythe du bon vieux temps passé est-il de mise à ce propos? Certes non.

En fait chaque époque crée et alimente ses propres peurs, ce qui amène Pierre Hassner, dans son ouvrage *La terreur et l'Empire*, à “interpréter l’histoire de l’humanité comme une succession de peurs dont le remède produit à son tour une nouvelle peur” (p. 393).

Les pages d’histoire regorgent de références aux violences et aux menaces du passé, sources d’insécurité et de peurs diverses. Ces phénomènes sont parfois nommés explicitement par l’histoire, comme dans le cas, pour la France, de La Grande Peur de 1789 ou de La Terreur Blanche de 1793 et de 1815. La littérature, pour sa part, en apporte régulièrement le témoignage, comme la nouvelle de Guy de Maupassant intitulée *La peur* (1882), ou encore le roman de Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938) — inspiré par la guerre d’Espagne, mais applicable à d’autres cas.

Aujourd’hui on en trouve écho dans toute une gamme de genres littéraires et artistiques et avec internet et les autoroutes de la communication, nous sommes davantage informés du phénomène, qui en résulte ainsi amplifié. Il est alors légitime de parler de “mondialisation de la peur” et de “civilisation de la peur”, d’un monde plongé dans une sorte de dialectique de la peur, même s’il n’y a pas forcément une corrélation directe entre la peur d’une part et les dangers et les menaces d’autre part.

Le fait est que nous sommes encore très loin de cette “concorde mondiale”, de cette “paix universelle” appelée de tous les vœux après la Deuxième Guerre Mondiale et dont la quête a mobilisé toute la communauté internationale depuis un demi-siècle. La recherche de la paix n’étant pas naturel-

le, spontanée chez l'homme, elle doit être recherchée de façon contractuelle à travers la reconnaissance de l'autre comme personne égale et digne de confiance et non comme menace potentielle. Elle doit être institutionnalisée par le droit.

C'est à cette fin que fut créé le système des Nations Unies, fondé sur des principes universels tels que le respect de la dignité humaine, les droits fondamentaux de la personne et visant l'établissement de la justice, la paix et la sécurité à travers le monde. A cet effet, par exemple, le mandat de l'Unesco, inscrit dans son acte constitutif, consiste à édifier les défenses de la paix dans l'esprit des hommes, dans ses domaines de compétence. Depuis lors, le système des Nations Unies a élaboré tout un arsenal d'instruments juridiques internationaux (traités, conventions, mécanismes de régulation nécessaires...) visant à réglementer les relations au niveau international, éviter la guerre, voire l'interdire.

Les avancées réalisées au plan du droit international devraient nous permettre d'être mieux outillés pour écarter les menaces et les dangers, source d'insécurité et de peur. Des progrès certains ont été réalisés, mais depuis la chute du mur de Berlin et l'émergence d'un monde unipolaire, le monde est de nouveau en pleine ébullition. Ainsi donc, l'absence d'une guerre déclarée ne conduit pas directement à son corollaire, à savoir la paix (Spinoza l'avait bien souligné dans un autre contexte).

Les progrès scientifiques et technologiques nous dotent, par ailleurs, des moyens nécessaires pour mieux maîtriser le monde où nous vivons. Dans cette société du savoir émergeante, nous sommes mieux armés contre certaines catas-

trophes, épidémies... La Mer des Ténèbres, toute proche aujourd’hui, n’est plus source d’angoisses et de peurs comme jadis; elle constitue depuis longtemps un espace intégré, maîtrisé. Bien plus, nous sommes en passe de percer même les mystères de la lointaine planète Mars.

Le développement de la société de la communication et de l’information — différente certes de la société du savoir — met à notre portée, pour sa part, les moyens de mieux nous connaître, mieux communiquer avec l’autre et donc mieux le comprendre, ce qui devrait réduire les causes de conflits et de tensions.

Mais, paradoxe de notre époque, ces avancées et ces progrès ne semblent pas suffisants pour nous permettre de dépasser le déficit de connaissance mutuelle, de savoir vivre ensemble et garantir la sécurité et la paix. Les menaces, sources de préoccupations et de peurs sont grandes et diverses.

Il en résulte une exacerbation de la violence, laquelle structure souvent les relations entre personnes et entre communautés, au niveau national, régional et international, et alimente la peur, instrumentalisée dans bien des cas à des fins diverses.

Nous assistons alors à la résurgence des conflits religieux et ethniques, du communautarisme, du repli sur soi, de l’extrémisme et du fanatisme. D’autre part, le droit international est soit bafoué, soit appliqué de façon léonine. L’action des institutions internationales est alors entravée, le multilatéralisme remis en question et l’ordre universel malmené.

Depuis le 11 septembre 2001, ces phénomènes se sont amplifiés. L’offensive déclenchée, suite aux tragiques at-

tentats, s'explique en grande partie par la frayeur qui en a résulté au sein d'un pays secoué par la prise de conscience de sa vulnérabilité, une frayeur amplement partagée à travers le monde. Elle s'explique de même par le désir de détruire l'ennemi par la force et affirmer sa puissance et son hégémonie. Conséquence d'une telle réaction, le monde tout entier est placé sous le signe de la peur.

L'unilatéralisme aidant, le manichéisme est de rigueur; le monde est ainsi divisé en bons et en mauvais, en alliés et en adversaires. Mais si par le passé, dans les cas de conflit et de guerre, l'ennemi était parfaitement identifié, dans ce cas précis, l'ennemi à éradiquer n'a ni visage ni localisation géographique précise. Il se caractérise par une grande mobilité, agit de façon décentralisée et ne connaît pas de frontières. Il est incarné, tantôt par des personnes déterminées mais insaisissables, tantôt par une organisation que l'on qualifie de "nébuleuse", érigées en épouvantail et permettant, dans différents cas, de faire fi des principes des droits de l'homme et du droit international.

Les mesures dictées par la peur de cet ennemi qui constitue un danger indéniable pour l'ensemble de la planète, visent à assurer la sécurité et la paix; or, ces mesures débouchent souvent sur une insécurité plus grande et alimentent davantage les peurs.

Ainsi donc, la peur est ressentie par des Etats nation, face à la menace "terroriste". Elle s'en trouve amplifiée au niveau de la planète et érigée en spectre redoutable du fait de la stratégie adoptée par ces Etats pour affirmer leur puissance et écarter le danger.

La peur et l'angoisse créées de la sorte sont amplifiées par tout un lexique de circonstance, contestable du reste notamment du fait de l'amalgame qu'il crée: "Choc des civilisations", "fous de Dieu", "états voyous", "axe du mal", "jihad", "jihadisme"...

A un pôle diamétralement opposé, la peur est utilisée par ailleurs à des fins idéologiques ou politiques par des groupes "transnationaux" ou dits "transnationaux de Trevi", du nom du groupe de travail de l'Union Européenne sur l'extrémisme, le terrorisme et la violence. Constitués en réseaux à travers la planète et caractérisés par une grande mobilité, ces groupes ne connaissent pas de frontières et utilisent divers moyens de pression, d'intimidation, voire même de destruction; tel est le cas d'extrémistes de tous bords, source d'une peur étendue au niveau planétaire.

Les extrémistes dits "islamistes", tout particulièrement, parviennent à cristalliser les frustrations, les humiliations, les sentiments d'injustice des laissés-pour-compte de sociétés divers, sentiments exacerbés par la question palestinienne et la question irakienne. Ils instrumentalisent la religion pour élargir la base de leurs sympathisants ou adhérents. Leur lutte est orientée vers le système idéologique et politique occidental de la modernité et de la démocratie qu'ils récusent, tout en s'en servant pour atteindre leurs objectifs. Cette alliance entre modernité technologique et fanatisme archaïque donne un résultat détonnant. Les moyens les plus extrêmes sont employés pour imposer leur vision propre du monde . La spirale de la violence qu'ils exercent (bombes, assassinats, attentats...) les englobe eux-mêmes parfois (kamikazes).

Il s'agit là de deux pôles extrêmes, deux pôles antagoniques, deux visions du monde différentes, mais qui instrumentalisent la peur pour atteindre des objectifs diamétralement opposées. Néanmoins, l'un et l'autre de ces deux pôles vise à affirmer sa puissance et imposer sa vision du monde respective, à l'ensemble de la planète. La démarche adoptée par l'un et l'autre entraîne le monde dans une sorte de spirale de la peur.

Les cas examinés reflètent parfaitement la crise de notre monde d'aujourd'hui, qui vit une mutation accélérée et où beaucoup de données économiques, politiques, sociales, culturelles, éthiques... ont profondément changé. Cette crise est la résultante de nombreux défis nouveaux que nous avons été, jusqu'à présent, incapables de relever et qui nourrissent les peurs les plus variées.

Les défis sont multiples: analphabétisme, pauvreté, injustice, humiliation, déficits au plan de la connaissance mutuelle entre les personnes et entre les communautés, déficit du dialogue, du respect de la diversité culturelle, de la culture de la paix, carence des instruments de droit international et des mécanismes de fonctionnement des sociétés...

Par ailleurs, de nombreux indices révèlent que l'Etat nation, avec ses obsessions territoriales et ses spécificités politiques, n'est plus opérationnel, au plan de l'organisation interne et internationale. L'époque est désormais aux unités transnationales, regroupant des nations apparentées.

L'ordre en vigueur n'est donc plus viable, notre modèle de développement montre ses limites, nos schémas traditionnels et nos repères habituels apparaissent de moins en moins opérationnels. Ils ne permettent plus d'apporter les

solutions appropriées à un grand nombre de problèmes de l'humanité. Nous n'avons pas réussi à éviter la rupture entre, d'une part, nos valeurs et nos cultures, et, d'autre part, l'économie globale — désormais incontournable cependant —, les règles du marché qui nous gouvernent et les techniques nouvelles qui nous envahissent.

Il est né de tout cela une rupture entre les pôles matériels et spirituels de notre expérience vitale, qu'il est urgent de réconcilier et de combiner dans le cadre d'une vision de société nouvelle et de préoccupations humanistes renouvelées. Notre monde est en crise parce que nos préoccupations et nos actions ne sont plus centrées sur la personne humaine avec ses droits et ses devoirs.

De nouvelles règles de jeu plus appropriées et de portée universelle doivent être élaborées sur la base essentiellement de la solidarité, la justice, le souci du bien-être de l'homme, le respect de sa dignité, la reconnaissance de l'égalité des cultures, dans leur différence...

Pour atteindre ces objectifs, il est désormais vital de mener une réflexion en profondeur pour adopter de nouvelles stratégies et combattre les phénomènes qui alimentent la peur et compromettent la paix. Il est de même nécessaire d'être imaginatifs pour créer une dynamique nouvelle, un nouveau sens des valeurs, une nouvelle éthique.

La crise que nous vivons a ainsi des dimensions multiples. Nous ne pouvons la subir comme une fatalité. Elle peut parfaitement être bénéfique si nous parvenons à trouver les solutions adéquates pour la dépasser. Nous assistons donc à un tournant décisif de notre histoire. Nous nous devons

d'opérer les changements nécessaires pour établir un nouvel équilibre mondial et instaurer un ordre nouveau.

L'humanité a besoin — comme cela a été signalé il y a quelques années déjà dans un ouvrage intitulé *Un monde nouveau* — hélas peu diffusé, du reste — d'un pacte nouveau qui englobe une série de nouveaux contrats: un contrat social (lutte contre la pauvreté, notamment dans le cadre du développement durable), un contrat naturel (alliance de la science, le développement et la préservation de l'environnement...), un contrat culturel (édification d'un projet citoyen pour la lutte contre l'exclusion scolaire et universitaire, valorisation de la connaissance, égal respect de toutes les cultures...), un contrat éthique (culture de la paix, plénitude de l'homme...) centré sur la valorisation du savoir, l'approfondissement de la démocratie, la répartition équitable des richesses... C'est là certes un programme très vaste, qui doit se fonder sur les valeurs humanistes.

A qui incombe la responsabilité d'insuffler les changements requis? Par quelle voie pourrait-on réaliser ces changements?

Comme cela a été souligné par Federico Mayor à une certaine occasion, les penseurs, les intellectuels, les universitaires ne détiennent ni la force des armes ni celle de l'argent, mais ils possèdent la force de l'esprit et de la parole. De ce fait, il leur incombe la tâche — surtout dans le cadre d'institutions et organisations diverses, dont celles du système des Nations Unies, réformées — de faire prendre conscience de certaines réalités, éclairer les esprits, mener une réflexion prospective pour élaborer une vision, dessiner l'avenir.

Le rôle de l'intelligentsia du monde arabo-musulman est fondamentale dans cette réflexion, de même que celui d'organisations régionales comme l'Organisation Arabe pour l'Education, la Culture et la Science — ALECSO — et l'Organisation Islamique pour l'Education, les Sciences et la Culture — ISESCO.

Il y a donc ces chemins de la réflexion et il y a aussi ceux de l'action, aucun des deux n'étant exclusif, bien au contraire, les uns nourrissant les autres.

Relever de tels défis, permettra de dépasser cette civilisation de la peur, créer les conditions requises pour la sécurité et la stabilité, échapper à “ce nouveau stade de la dialectique de la peur” (P. Hassner, p. 393). Nous nous orienterons alors vers un monde nouveau plus harmonieux et éviterons de soumettre la paix à l'épreuve de la peur. C'est là une tâche vitale pour l'avenir de l'humanité et dont la réalisation permettra de nourrir tous les espoirs.

Bibliographie

- ANNUAIRE FRANÇAIS DE RELATIONS INTERNATIONALES (2002). Bruxelles, Bruylant, vol. III.
- BERNANOS, Georges (1938). *Les Grands cimetières sous la lune*. Paris, Plon, p.83-84.
- HASSNER, Pierre (2003). *La terreur et l'empire. La violence et la paix*. Paris, le Seuil, vol. II.
- JAFFEE, Cheryl (2001). “La Culture de la peur”. In: *Bulletin de la Bibliothèque Nationale du Canada*, vol. 33, n. 3, Mai-Juin.
- LE QUAN, Mai (1998). *La paix*. Paris, Flammarion.
- LES CLEFS DU XXIE SIÈCLE (2000) Paris, Seuil, Unesco.
- MAUPASSANT, Guy de (1882). “La peur”. In: le journal *Le Gaulois*, 23 octobre.

- MAYOR, Federico et BINDE, Jérôme (1999). *Un monde nouveau*. Paris, ed. Odile Jacob, Unesco.
- SMITH, Dan. “Peuples, puissances militaires, espoirs de paix”. In: *Atlas des guerres et des conflits dans le monde*, Revue Autrement, Le Méorial de Caen.